



Les entrées de Wittgenstein dans les *Sorties des cavernes*

Wittgenstein's entrances on the Exits of caves

As entradas de Wittgenstein nas Saídas das cavernas

Denis Trierweiler*

Université Européenne de la Recherche, Paris, France

Resumé

L'investigation porte sur la relation spécifique qu'entretient Hans Blumenberg avec la philosophie de Ludwig Wittgenstein. La notion du *commencement* prise dans sa généralité assure la transition vers les concepts de temps, de conscience et de souvenir. Le *commencement* dans *La recherche du temps perdu* de Proust permet d'appréhender l'importance philosophique du souvenir dans la pensée de Wittgenstein. Dès lors apparaissent plus clairement les similitudes profondes et le point de divergence entre les deux auteurs ; si Blumenberg est celui qui, comme en une symphonie classique, joue de toutes les tonalités de l'histoire de la pensée, Wittgenstein est, à l'instar de Husserl, celui qui n'aura pas pu faire grand chose de tout ce qui l'a précédé. Mais à la fin, deux

* DT : philosophe et journaliste, e-mail : denistrierweiler@gmail.com

parcours existentiels totalement voués à la philosophie se rejoignent et s'harmonisent en total accord.

Mots-clés : *Commencement. Conscience. Souvenir. Reel. Philosophie.*

Abstract

This study is in the specific relation Hans Blumenberg maintains with the philosophy of Ludwig Wittgenstein. The notion of beginning taken from a general outlook ensures the transition to the concepts of time, conscience and memory. The beginning in Proust's In Search of Lost Time allows grasping the philosophical importance of memory in Wittgenstein's thought. Consequently, the profound similarities and the diverging point between the two authors appear more clearly: if Blumenberg is, like in a classical symphony, the one who plays with all the tonalities of the history of thought, Wittgenstein is, like Husserl, the one who could not do a lot with everything that happened before him, but in the end, two existential paths completely dedicated to philosophy meet and harmonize in a total agreement.

Keywords: *Beginning. Conscience. Remembrance. Reality. Philosophy.*

Resumo

A investigação incide sobre a relação específica que Hans Blumenberg mantém com a filosofia de Ludwig Wittgenstein. A noção de começo tomada na sua generalidade assegura a transição para os conceitos de tempo, de consciência e de lembrança. O começo em Em busca do tempo perdido de Proust permite captar a importância filosófica da lembrança no pensamento de Wittgenstein. A partir daí aparecem com mais clareza as similitudes profundas e o ponto de divergência entre os dois autores: se Blumenberg é aquele que, tal como numa sinfonia clássica, toca todas as tonalidades da história do pensamento, Wittgenstein é, à semelhança de Husserl, aquele que não teria podido fazer muito relativamente a tudo quanto o precedeu. Mas no final, dois percursos existenciais totalmente votados à filosofia juntam-se e harmonizam-se em total concordância.

Palavras-chave: *Começo. Consciência. Lembrança. Real. Filosofia.*

Il faudrait tout d'abord, comme à chaque fois, commencer par se demander comment commencer. Comment commence-t-on ? Comment fait-on pour commencer ? Par où entre-t-on dans le propos ? Cette question, on le sait, est celle de la conscience. C'est une question de temps. Conscience et temps sont indissociablement liés. Nulle conscience ne peut s'expérimenter comme commençante, ni d'ailleurs comme finissante. C'est un acquis de la phénoménologie. Nous ne pouvons pas penser le commencement du temps. Cela étant, l'époque de la conscience est l'époque des Temps modernes. Ce qui caractérise notamment les Temps modernes est leur conception spécifique de la réalité. C'est ce que montre Blumenberg, dans l'un de ses tout premiers textes importants, en 1963, dans *Poetik und Hermeneutik* (cf. BLUMENBERG, 1964). Le concept de réalité de l'Antiquité était, selon Blumenberg, celui de l'évidence immédiate. Celui de l'époque médiévale était celui de la réalité garantie. Tandis que celui des Temps modernes serait celui de la réalité qui *résiste*, qui inquiète toute possibilité de garantir les liens de *consistance* de la réalité (causalité, régularité, légalité etc.). Cette thématique est à nouveau exposée, de façon très condensée, au commencement des *Sorties des Cavernes*, le dernier livre publié du vivant de Blumenberg, et par lui-même, en 1989. Le propos de 1963 reste le même en 1989. Dire que la consistance de la réalité résiste, c'est parler d'une *consistance ouverte*. Et la figure épochale décrétée directrice, parmi les genres littéraires, d'une consistance ouverte, est, et reste, aujourd'hui comme en 1963, le roman. La relation essentielle entre le genre romanesque et le concept de réalité des Temps modernes est celle d'une consistance déterminée par la forme temporelle comme telle et par rien de plus, écrit Blumenberg. « Tout commencement est un artefact qui présente sans ambages la contingence du fait qu'il l'est. » (BLUMENBERG, 1989, p. 13). Les Temps modernes : c'est une époque qui veut connaître ses problèmes. Plus personne ne se rend compte qu'il y a là quelque chose de très spécifique. Mais en raison de cela, tout roman, pour autant qu'il ne prétend pas se soustraire à ce qui est la tendance même du genre, en tant que moderne, tout roman est *un* roman de la naissance, ou des difficultés, si ce n'est de l'échec même *du* roman. Mais aussi de l'émergence, de la naissance d'un monde.

Laisser naître le monde, c'est le processus de la manière dont on entre dans le monde. Ce qui signifie : de la manière dont on sort de ce que le monde n'est pas, ou pas encore. « Le monde (n'est pas) tout ce qui est le cas » (BLUMENBERG, 1989, p. 13)¹ — c'est la première entrée sur Wittgenstein du livre, elle n'est évidemment pas dans l'index, on ne peut pas faire confiance aux index... Le monde devient le monde dans l'exacte mesure où la sortie/entrée en lui est dégagée, rendue possible, ouverte. Ce que représente le roman pour la conscience devenue son propre thème s'enracine dans une compréhension de sa temporalité. D'où à nouveau la question : comment commence-t-il ? Il se trouve que ce que nous savons de la naissance et des travaux préparatoires de la *Recherche du temps perdu* de Proust vient confirmer l'éminence de cette œuvre dans le cadre de ce critère de l'accroissement formel de la difficulté de trouver un commencement. Le commencement de la *Recherche* écrit Blumenberg (1989, p. 14) est que nous ne pouvons pas avoir de commencement, et que néanmoins, nous ne sommes pas à même d'y renoncer. Le commencement de la *Recherche* laisse songeur (*Nachdenklich*) en ceci que la première proposition qui s'y trouve énoncée en langage direct exclut toute possibilité de jamais pouvoir être montrée : *Je m'endors* (PROUST, 1987, p. 3). C'est là une déclaration qui, au présent de l'indicatif, n'est jamais vraie, c'est ce qui ne peut ni avoir été dit ni avoir été pensé. Comme le fameux *Je me meurs*, bien connu des amateurs d'opéra. Blumenberg note que l'une des énigmes de la simultanéité, et à l'exclusion de toute « influence » réciproque, est que ce commencement de la *Recherche* pourrait être un morceau de phénoménologie, et qu'il anticipe même le type de la méditation phénoménologique par la relation qu'il établit entre le présent et le souvenir. A cela s'ajoute, chez Proust comme chez Husserl, un sensualisme non dogmatique qui est véritablement ce qui rend possible la description génétique des événements qui frôlent l'endormissement et le réveil, par une sorte de dissipation et de condensation sensuelle. Ce que montre, *in nuce*, la réalisation du souvenir, est que *le monde est ce qui peut être reconquis*. Le monde de tout un chacun : par le réveil. Le monde de l'individu : par le

¹ Cf. La première proposition du Tractatus est : « Die Welt ist alles was der Fall ist ». Blumenberg joue avec la negation.

souvenir, qui n'est rien d'autre que l'imposition de l'identité contre les intrusions de discontinuité, de perte, d'oubli. Ne pas entreprendre et accomplir la *Recherche*, laisser *le temps perdu* à lui-même, ce serait accepter le non-sens qui consisterait à ne jamais pouvoir être sûr d'avoir eu affaire à la réalité. Et alors, c'est la mort qui aurait le dernier mot. Il faut aussitôt ajouter – mais c'est une remarque qui ne pourra pas être développée ici – qu'il existe un lien très fort entre les concepts de réalité et les traumatismes de séparation, quels qu'ils soient. C'est proprement là que se trouve la portée thérapeutique de la philosophie de Blumenberg (cf. BLUMENBERG, 1989, p. 24, 2011, *passim*).

En somme, ce qui pourrait ressembler à la totale absence d'imagination d'un écrivain, qui est de faire commencer l'action en même temps que le jour, se révèle être la thématization de la conscience de la réalité elle-même. Comment donc peut être réel ce qui à l'instant encore n'était pas pour ni avec cette conscience, ce qui avec tout sommeil ne sera à nouveau plus ? Dans cet état de fait se dissimule une chance de liberté que le sujet conserve y compris sur son passé. Bertrand Russell avait dit que le souvenir ne pouvait se défendre contre l'hypothèse que le monde aurait été créé à partir de rien il y a à peine cinq minutes. Wittgenstein tournera cet argument en dérision en ajoutant que l'on pouvait aussi bien réduire ces cinq minutes à une seule, voire même faire naître le monde à l'instant précis où le souvenir a lieu. On serait alors revenu à la *creatio continua* comme atomistique temporelle. Ici, à la page 17 des *Sorties des Cavernes*, Wittgenstein est nommé pour la première fois, et Blumenberg nous gratifie même – une fois n'est pas coutume – d'une note avec les références. Le passage mentionné se trouve dans les *Vorlesungen, 1930-1935*, parues chez Suhrkamp en 1984². Lorsque Blumenberg nous donne une référence, il veut nous obliger à lire le texte. Ne pas le faire, c'est s'interdire tout bonnement de comprendre. Voici donc le passage de Wittgenstein :

Russel a dit un jour que le souvenir ne pouvait pas prouver que ce qui est remémoré a réellement eu lieu, car il aurait pu se faire que le monde,

² Edition originale Wittgenstein (1979).

en même temps que tous les actes clairs de remémoration, soit sorti du néant cinq minutes auparavant. Nous pourrions continuer et dire qu'il n'a peut-être été créé qu'il y a une minute, et finalement, nous pourrions affirmer qu'il est possible qu'il n'ait été créé qu'à l'instant présent. Dans cette dernière hypothèse, ce serait la même chose que de dire : « Seul l'instant présent est réel » (WITTGENSTEIN, 1984, p. 176-177).

C'est bien cela, nous serions revenus, comme le dit Blumenberg, à la création continue nécessaire au cogito cartésien. La seule réaction anticartésienne possible est alors de transformer le caractère incertain du souvenir pour lui conférer les pleins pouvoirs de la liberté sur ce qui ne peut être changé. C'est là le point commun entre la présentification, par Proust, des bords, des marges du sommeil, et la « libre variation » phénoménologique, qui ne tire plus ce qui est essentiel au « vécu » (*Erlebnis*) de la dépendance de sa relation à la réalité. Ce qui nourrit la fiction, ce n'est pas, au hasard, ce qui n'a pas été vécu, mais ce qui, par essence, ne peut être vécu – ici le moment constaté par le *Je m'endors* – et ce qui attire à soi le temps, qui n'est perdu que verbalement, parce que, en tant que immédiatement présent, il n'a, en fait, jamais été possédé.

Pour le souvenir proustien, être éveillé veut dire être sorti de l'ignorance du réveil, et cela se fait sous la protection d'un ange : « Certes, j'étais bien éveillé maintenant, mon corps avait viré une dernière fois et *le bon ange de la certitude* avait tout arrêté autour de moi... » (PROUST, 1987, p. 8). Implicitement, peut-être même de manière non intentionnée, cet ange est donc une figure qui s'oppose au *malin génie* du doute cartésien. Ce génie qui avait, au début des Temps modernes, déchaîné les affres de l'incertitude. Cet ange qui est le gardien de l'entrée dans le monde pourrait aussi bien être l'ange de la sortie du paradis, lequel ne serait pas autre chose alors que le sommeil, l'état de celui qui n'a pas de monde, et qui, donc, est en pure harmonie avec soi-même. Le gain n'est pas la présence du monde, le gain est la mise en branle de la mémoire par la conscience que l'immédiateté est devenue irréalité : « [...] le branle était donné à ma mémoire » (PROUST, 1987, p.

8-9). Le roman a trouvé son thème par le fait même qu'il a initié son commencement.

Le commencement qui se fait ici est une sortie. Sortie de l'état d'absence au monde, état dans lequel on ne peut pas vivre, bien que la vie semble y éclore. C'est très exactement là le passage pour lequel Proust a recours à la métaphore de la caverne. Elle rassemble, réunit le repli pur et simple de la vie sur elle-même et l'impossibilité d'y rester, parce qu'il y a là le souvenir qui semble attendre impatiemment à la sortie de la caverne. Il ne s'agit pas d'un dérangement importun de l'évidence de l'être-auprès-de-soi-même que marque le *cogito*, il s'agit plutôt de se libérer d'un présent qui n'est rien d'autre qu'une disposition à la fatigue pour replonger dans une nouvelle menace de l'identité : dans une nouvelle somnolence qui toujours guette. Et alors, « [...] le bouleversement serait complet dans les mondes désorbités... ». Ou bien le réveil au cœur de la nuit, lorsque le dormeur ne sait plus où il se trouve, ni même qui il est, lorsqu'il n'a plus que « le sentiment de l'existence », comme peut l'avoir un animal. Voilà tout le dénuement, toute l'exposition protégée de l'homme des cavernes, qui ne vit que parce que rien ne vient troubler cette vie. « J'étais plus dénué que l'homme des cavernes », écrit Proust, et puis aussitôt, sans la moindre transition par la présence de l'anamnèse : « [...] mais alors le souvenir... » (PROUST, 1987, p. 5). Le souvenir vient comme une aide d'en haut, pour délivrer d'un rien dont personne ne peut se tirer lui-même, pour restituer le soi-même au Moi : « [...] pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul [...] recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi » (PROUST, 1987, p. 5-6). Tout ce que l'imagination de la caverne avait jamais été en mesure de réaliser est ici rassemblé pour le récit d'une sortie et d'une ascension vers ce qu'il y a de plus réel, sortie et ascension qui se feront en alliance avec ce que Platon, dans son monument impérissable sur la caverne, avait précisément oublié : le souvenir.

Nous venons de prendre en écharpe le premier chapitre de *Höhlenausgänge* de Blumenberg. Une dizaine de pages à peine, intitulées *Souvenir du commencement*. Nous avons pu voir qu'il y était question de Proust et de Husserl, et que Wittgenstein était effleuré deux

fois et, une fois cité. Le chapitre suivant s'appelle *Das Überleben der Übergänge*, la survie des passages, des transitions. Ce deuxième chapitre est un condensé très ramassé de l'anthropologie philosophique de Blumenberg, que l'on trouve exposé dans le gros volume posthume intitulé *Description de l'homme* (2011). C'est à la troisième page de ce chapitre que se trouve cette définition de la philosophie qui est déjà presque célèbre parmi les blumenbergiens. « La philosophie est la quintessence d'affirmations indémonstrables et irréfutables qui ont été choisies selon le point de vue de leur capacité de réalisation [...] » (BLUMENBERG, 1989, p. 22). Or, si nous retournons maintenant au texte de Wittgenstein que Blumenberg avait cité, il apparaît que Wittgenstein dit, à la page 178, toujours à propos de la phrase de Russell que nous commentons plus haut : « *Russels Hypothese ist so formuliert, dass sie durch nichts bestätigt oder Widerlegt werden kann* [L'hypothèse de Russel est formulée de telle sorte qu'elle ne peut être ni confirmée ni réfutée par quoi que ce soit] » (WITTGENSTEIN, 1984, p. 178). Et un peu plus bas : *Solche Aussagen leisten nichts...* : De telles déclarations ne réalisent rien. Reprenons la définition que donne Blumenberg à la page 22 : « *Philosophie ist der Inbegriff von unbeweisbaren und unwiderlegbaren Behauptungen, die unter dem Gesichtspunkt ihrer Leistungsfähigkeit ausgewählt worden sind* [La philosophie est la quintessence d'affirmations indémonstrables et irréfutables, qui ont été choisies selon le point de vue de leur capacité de réalisation] » (BLUMENBERG, 1989, p. 22). Nous sommes au plus près du texte de Wittgenstein, les mots sont les mêmes. Mais il faut citer la suite de cette très belle définition :

Elles ne sont donc aussi rien d'autre que des hypothèses, avec cette différence qu'elles ne contiennent pas de prescriptions pour des expérimentations ou des observations possibles, mais permettent exclusivement de comprendre quelque chose qui, sans elles nous ferait nécessairement face comme étant de part en part inconnu et inquiétant [*Unheimlich*]³ (BLUMENBERG, 1989, p. 22).

³ Cf. « Sie sind dann auch nichts als Hypothesen, mit dem Unterschied, dass sie keine Anweisungen für mögliche Experimente oder Observationen enthalten, sondern ausschliesslich etwas verstehen werden lassen, was uns sonst als ganz und gar Unbekanntes und Unheimliches gegenüberstehen müsste ».

La première partie est au plus près de Wittgenstein, contre lui, semble-t-il. La seconde vient renforcer l'affirmation : rien que des hypothèses qui nous permettent de comprendre des choses qui, sans cela, sans la philosophie, nous feraient nécessairement face comme quelque chose de part en part inconnu et terrifiant : le réel, certaines formes, certaines apparitions du réel.

Il fallait commencer par attirer l'attention sur ce registre textuel très particulier où Blumenberg, parlant de Husserl et de Proust, est en réalité en dialogue constant avec Wittgenstein. Il y a deux autres mentions, indexées, de Wittgenstein dans la suite du livre. Il faudrait les examiner là aussi de très près. C'est un chantier à ouvrir. Mais surtout, il y a un chapitre consacré explicitement à Wittgenstein, aux pages 752 à 792. Il faut donc voir quel est le traitement réservé à Wittgenstein lorsqu'il est explicitement question de lui ?

Le chapitre est intitulé : *Im Fliegenglas*, dans la bouteille à mouche. D'emblée, Blumenberg déclare que la philosophie des Temps modernes, même là où elle semble traiter des triomphes de l'esprit humain, est très largement une description d'enfermements, de *Gefangenschaften*. C'est bien sûr Kant qui en pose les fondements, mais, je cite : « C'est Ludwig Wittgenstein qui devient le spécialiste de tels enfermements » (BLUMENBERG, 1989, p. 753). Son affinité avec le champ imagé de la caverne — sans que le mythe soit jamais nommé — trouve de nombreuses occasions de s'exprimer dans les divers processus des transformations de sa pensée.

D'abord, la proposition programmatique des *Investigations philosophiques*, I : « – Quel est ton but en philosophie ? – Montrer à la mouche l'issue par où s'échapper de la bouteille à mouches » (WITTGENSTEIN, 1961, p. 309), traduit Klossowski. *Der Fliege den Ausweg aus dem Fliegenglas zeigen...* Et puis, ce qui est sans doute la proposition la plus connue des *Investigations* : « La philosophie est la lutte contre l'ensorcellement par les moyens de notre langage » (WITTGENSTEIN, 1961, p. 109). Et toujours 109 :

Les résultats de la philosophie consistent en la découverte d'une quelconque absurdité comme des bosses que l'entendement s'est faites

en courant à l'assaut des frontières du langage. Ce sont ces bosses qui nous permettent de reconnaître la valeur de cette découverte (WITTGENSTEIN, 1961, p. 109).

Blumenberg voit dans toutes ces déclarations un condensé d'expériences personnelles. De quelle frontière peut-il bien s'agir, demande-t-il, pour que l'on s'y prenne des bosses, sans doute à la tête ? C'est que, il ne s'agit pas d'une frontière, il s'agit d'un mur. (Et, ajoute Blumenberg, Wittgenstein ne savait pas encore qu'il pouvait exister cette exception qu'est un mur-frontière). Ce mur est celui d'une cellule. Car une cellule est petite. Aussi longtemps que l'on parle de frontière, ce qui reste dans le vague est de savoir si l'espace limité par la frontière est vaste ou restreint. Or celui de Wittgenstein, son lieu d'enfermement est restreint. C'est un espace restreint parce que c'est une cage. A preuve, la conférence sur l'éthique du 10 mai 1929 où Wittgenstein déclare que toute sa tendance le porterait « [...] à se précipiter contre les frontières du langage », et qu'il s'agirait là d'un « [...] heurt contre les murs de notre cage » (cf. BLUMENBERG, 1989, p. 783). Si la dernière proposition du *Tractatus* énonce que ce dont on ne peut parler il faut le taire, l'ineffable n'en est pas pour autant nié. Ainsi, la proposition prend sa consistance lorsqu'on la met en relation avec cette autre qui précède, en 4.1212 : « Ce qui *peut* être montré ne *peut* être dit » (WITTGENSTEIN, 1993, p. 59). Par conséquent, la frontière est ce qui peut être montré indirectement, en ce que l'on montre ses bosses, en geignant de douleur. Ainsi s'explique aussi la remarque de Blumenberg à la page 426 : « Il est possible que ce dont on ne peut parler, il faille le taire, mais cela veut simplement dire plus précisément qu'il faut parler d'une *autre* manière de ce dont on ne peut parler d'une *certaine* manière » (BLUMENBERG, 1989, p. 426).

Blumenberg veut montrer avec quelle intensité l'idée de l'enfermement obsède Wittgenstein, qu'il s'agit chez lui d'un véritable syndrome. Prenons par exemple cette remarque anodine par laquelle Wittgenstein veut prouver que le sens indéterminé d'une phrase n'existe pas. « Si je dis que j'ai enfermé hermétiquement l'homme dans la chambre – seule une porte est restée ouverte – je ne l'ai pas enfermé du

tout » (WITTGENSTEIN, 1984, p. 99). Et curieusement, Klossowski oublie ici de traduire : « Il n'est enfermé qu'apparemment ». Wittgenstein poursuit son raisonnement en disant qu'une délimitation qui aurait un trou n'en serait pas une du tout. Seulement, il ne va pas au bout de sa pensée, puisqu'il se contredit pour finir : « Mais cela est-il bien vrai ? » (WITTGENSTEIN, 1984, p. 99). Il ne reste plus au lecteur qu'à pousser l'idée jusqu'à se représenter que tout enfermement dépend du comportement de celui qui est enfermé. Personne ne peut décider du degré de la conviction subjective que quelqu'un a d'être enfermé. Dans les *Remarques sur les fondements des mathématiques*, Wittgenstein accentue encore cette même idée : « Un homme est prisonnier dans une chambre lorsque la porte, qui n'est pas fermée à clef, s'ouvre vers l'intérieur ; mais qu'il ne lui vient même pas à l'idée de tirer au lieu de pousser » (WITTGENSTEIN, 1983, IV, § 39).

Quel est donc, demandera-t-on, le rapport entre l'enfermement, c'est-à-dire la chambre de Wittgenstein ou la caverne de Platon, et le langage ? Ce rapport n'a été établi ni par Platon ni par Aristote, mais provient de la tradition issue d'Hérodote, à travers l'exemple bien connu de l'expérience du pharaon Psammétique. Blumenberg juge inestimable que nous possédions la preuve, concernant Wittgenstein, qu'il connaissait l'histoire d'Hérodote. C'est durant les années où il est instituteur dans les villages autrichiens de Trattenbach, Puchberg et Ottertal. Il publie, en date du 22 avril 1925 une préface à un dictionnaire pour les écoles primaires. Et il avait d'ailleurs déjà parlé à ses petits élèves de l'expérience du pharaon dès 1921, sous la forme d'un conte. « Il y eut une fois une expérience. Deux petits enfants, qui n'avaient pas encore appris à parler, furent enfermés avec une femme muette. On voulait découvrir s'ils apprendraient un langage primitif ou s'ils inventeraient eux-mêmes une langue. L'expérience a échoué » (cf. BLUMENBERG, 1989, p. 774).

La version de Wittgenstein diffère notablement de celle d'Hérodote, dans laquelle il est dit que le mot *bécos*, que prononcent les enfants, et qui désigne le pain venait du phrygien. C'était censé être inscrit dans *l'anamnesis* de l'espèce... Chez Wittgenstein, l'expérience échoue purement et simplement. C'est que chez Hérodote, la fin est

un mythe, alors que ce qui intéresse Wittgenstein est de proposer un exemple d'observation dans les conditions les plus précises et les mieux définies pour montrer comment les significations peuvent être apprises, surtout celles d'expressions abstraites. La proposition 109 des *Investigations* dit : « Toute explication doit disparaître et n'être remplacée que par la description » (WITTGENSTEIN, 1984, p. 342). C'est ici que l'exigence de Wittgenstein est exactement la même que celle de la phénoménologie, que les deux préoccupations se rejoignent et se recourent. Et c'est ici que Blumenberg est en empathie totale et sans restriction avec Wittgenstein, et lui rend un hommage appuyé dont il est peu coutumier :

La clarté philosophique, telle que Wittgenstein la postule, n'est pas la levée de tous les doutes, n'est pas la promesse de l'absence absolue de contradictions ; c'est la réduction des prétentions et des normes elles-mêmes, la diminution de l'idéalisation. [...] Seule la limitation du doute rend la certitude possible. [...] La philosophie s'avère être un art de la résignation. Elle bride l'énergie des grandes attentes qui, lorsqu'elles sont déçues peuvent s'inverser en colère contre le monde. La philosophie est alors tout autre chose que l'accomplissement du postulat toujours à nouveau convoqué que la théorie et la praxis devraient être limitrophes, et rendre justement incontournable le passage de la frontière (BLUMENBERG, 1989, p. 790).

On voit que le traitement auquel Blumenberg soumet Wittgenstein est ambigu. Qu'il est difficile de démêler l'écheveau. Mais il ne fait pas de doute, et même s'il n'a peut-être pas autant compté que Husserl pour Blumenberg, qu'il existe une proximité souvent frappante entre les deux philosophes. A la page 791, il appelle Wittgenstein le « *selfmade*-Philosophe ». Celui qui n'avait pas pris note des cavernes et des enfermements de ses prédécesseurs, celui qui semblait mépriser ce qui avait déjà existé avant lui. Et comment cela finit-il ? Nous le savons, dit Blumenberg, par l'exemple de Husserl et de son prodigieux travail. Il y a l'avantage de l'authenticité par anhistoricité, mais il y a aussi le risque du ridicule : l'ahurissement de constater que ce que l'on croit énoncer pour la première fois a déjà été dit il y a longtemps et sous

des formes diverses. Wittgenstein tourne autour de l'imagination de la caverne, mais il ne pouvait visiblement pas utiliser grand chose de ce qui existait déjà.

Et pourtant, conclut Blumenberg, et nous concluons là-dessus, pourtant, ce philosophe est quelqu'un auprès de qui le pharaon Psammétique aurait pu rencontrer le succès, aurait pu trouver celui qui réaliserait son affaire lui-même, tout seul. L'humanité aurait existé en vain.

D'après le témoignage de la femme de son médecin, le Dr. Bevan, dans la maison duquel il est mort, les derniers mots de Wittgenstein, après cette vie d'inquiétude, de dépressions, de fuites et de perplexités, d'idées de suicide et de destruction, ses derniers mots auraient été : « Dites leurs que j'ai eu une vie magnifique. » (BLUMENBERG, 1989, p. 792). Et peut-être que, tout simplement, il faut rapprocher cette *vie magnifique* de la lettre à Russel de 1912, dans laquelle il écrivait : « Il n'existe rien de plus magnifique sur terre que les vrais problèmes de la philosophie » (WITTGENSTEIN, 1980, p. 19).

Références

BLUMENBERG, H. Wirklichkeitsbegriff und Möglichkeit des Romans. In: BLUMENBERG, H. *Poetik und Hermeneutik* : « Nachahmung und Illusion ». München : Wilhelm Fink Verlag, 1964. v. 1.

BLUMENBERG, H. *Le concept de réalité* : traces écrites. Traduit de l'Allemand par Jean-Louis Schlegel, préface de Jean-Claude Monod. Paris : Seuil, 2012.

BLUMENBERG, H. *Höhlenausgänge*. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1989.

BLUMENBERG, H. *Description de l'homme*. Traduit de l'allemand par Denis Trierweiler. Paris : Editions du Cerf, 2011.

PROUST, M. *À la recherche du temps perdu*. Paris : Gallimard ; La Pléiade, 1987. t. 1.

WITTGENSTEIN, L. *Investigations Philosophiques*. Trad. P. Klossowski. Paris : Gallimard, 1961.

WITTGENSTEIN, L., *Wittgenstein's lectures: Cambridge 1930-32 et 1932-35*. Oxford : Basil Blackwell, 1979.

WITTGENSTEIN, L. *Briefwechsel*. Éd. B. F. McGuinness et G.H. von Wright. Frankfurt : Suhrkamp, 1980.

WITTGENSTEIN, L. *Remarks on the Foundations of Mathematics*. Éd. Georg Henrik von Wright, Rush Rhees et Gertrude Elizabeth Margaret Anscombe. 2. ed. Cambridge : MIT Press, 1983.

WITTGENSTEIN, L. *Vorlesungen 1930-1935*. Frankfurt: Suhrkamp, 1984.

WITTGENSTEIN, L. *Tractatus logico-philosophique*. Paris : Gallimard, 1993.

Reçu : 12/03/2015

Received: 03/12/2015

Approuvé : 22/04/2015

Approved: 04/22/2015